



**UNIVERSITÉ  
DE GENÈVE**

FACULTÉ DES SCIENCES  
ÉCONOMIQUES ET SOCIALES  
DÉPARTEMENT DE SOCIOLOGIE

---

**GRANDS-PARENTALITÉS CONTEMPORAINES :  
DANS LES COULISSES DE L'IMAGE D'ÉPINAL**

Cornelia Hummel

avec la collaboration de David Perrenoud

---

Document de travail, ne pas citer

Université de Genève  
Département de Sociologie  
UNI MAIL, 40 bd du Pont d'Arve  
CH - 1211 Genève 4

[www.unige.ch/ses/socio](http://www.unige.ch/ses/socio)

## Introduction

Parmi les grands thèmes soumis tant au débat public qu'à l'analyse (voire l'expertise) sociologique, les relations intergénérationnelles tiennent une place de choix. Les mutations démographiques, sociales, économiques et politiques sont convoquées dans un questionnement teinté d'inquiétude sur l'altération des relations entre les générations, altération qui serait le signe d'un délitement plus profond du lien entre les générations<sup>1</sup>, au sein et en dehors de la famille (Hummel, 2008a). Un des grands responsables de la possible mise en péril du lien entre les générations serait le processus d'individualisation, ce dernier portant en lui le spectre d'une société atomisée où chaque entité (individu, génération, classe) serait sa propre référence et sa seule finalité.

Dans le domaine de la sociologie de la famille, pourtant, un son de cloche bien différent se fait entendre depuis une décennie. Pour de Singly (1996), individualisation rime avec libération, la nouvelle famille « relationnelle » s'étant défaits avec succès des carcans statutaires et déterministes. Attias-Donfut et Segalen (1998, 2001) abondent dans ce sens, en consacrant leur travaux à la figure du « nouveau » grand-parent, personnage emblématique de cette « nouvelle » famille dans laquelle les relations sont nourries par l'amour, le respect de l'autonomie de chacun, la communication et la confiance. De part sa position générationnelle, le grand-parent serait le mieux placé pour profiter d'une relation qui n'est pas donnée mais à construire. En effet, plus que les autres générations (parents, enfants), il bénéficie du maître-mot : le choix – d'alimenter ou non la relation, de jouer le rôle de grand-parent tel qu'il l'entend, de disparaître de la carte familiale ou d'en être un personnage central. La liberté individuelle de choisir serait au cœur du modèle de l'individualisme positif, dans lequel « des changements importants de la structure sociale [donneraient] de plus en plus d'espaces ou de marges aux individus pour agir indépendamment des liens collectifs » (Martin, 2007 :117).

Il ne s'agira pas, ici, de discuter ou de prendre position sur la question macrosociologique des relations intergénérationnelles, ni de débattre des formes que prennent son dialogue avec le processus d'individualisation. Nous nous limitons, dans cette introduction, à attirer l'attention du lecteur sur les écueils de l'historicité fallacieuse et de la généralisation. Ainsi, tant les discours et écrits s'inquiétant pour le devenir relations intergénérationnelles<sup>2</sup> que ceux qui soulignent les transformations bénéfiques des conditions de réalisations de ces relations souffrent de l'usage du trait trop appuyé de la transformation

<sup>2</sup> Il convient de préciser que dans la plupart des discours et écrits, « intergénérationnel » se superpose avec « jeunes-vieux ».

---

historique. Si l'on s'inquiète du devenir des relations intergénérationnelles, alors on postule qu'auparavant (quant ?) il n'y avait pas de raison de s'inquiéter (pourquoi ?). Si l'on présente les « nouveaux habits » de la grande-parentalité, alors on part du principe qu'auparavant la grande-parentalité se présentait différemment (comment ?). Les travaux sociologiques sur les relations intergénérationnelles font malheureusement l'économie du pendant de la nouveauté – le passé – et se concentrent uniquement sur le présent ou sur le futur immédiat. Cette économie affaiblit l'argumentation, ce d'autant que le recours à l'histoire n'est que peu envisageable par manque de travaux documentant les relations entre « jeunes » et « vieux » dans les époques antérieures des sociétés occidentales<sup>3</sup>.

La critique de la généralisation se recoupe partiellement avec la critique de l'historicité fallacieuse tout en la prolongeant. En effet, à l'homogénéité d'un passé hypothétique répond l'homogénéité du présent : la rhétorique des générations (Lüscher et Liegle, 2003) propose une lecture uniforme d'un problème social - le « problème » des générations - causé par un processus - le processus d'individualisation associé à des mutations structurelles. Le très haut degré de généralité d'une telle proposition, sa large acception dans le champ politique et médiatique, ainsi que le rôle joué par le champ scientifique dans la construction du problème<sup>4</sup> ont de quoi intriguer le sociologue. Quelle problématique sociologique est masquée par ce qui se présente comme un problème social revêtant les atours du fait établi ? L'art de la méfiance décrit par Becker (1986) nous incite à considérer le problème des générations comme une représentation préétablie (Lenoir, 1999), dont les caractères d'évidence et de généralité doivent être interrogés et déconstruits. Le sociologue ne peut pas se défaire de son inconfort lorsqu'il se tourne vers la sociologie de la famille, où souffle aussi, chez les architectes du modèle l'individualisme positif, le vent de la généralisation : le « nouvel esprit de famille » (Attias-Donfut, Lapierre, Segalen, 2002) de la « seconde modernité » décrite par de Singly est présenté comme un phénomène général, démocratique même, à l'œuvre dans toutes les

<sup>3</sup> Le numéro thématique de 1991 des Annales de démographie historique ainsi que les travaux de synthèse de Gourdon (2001) en français et de Chvojka (2003) font office de notables exceptions. Vincent Gourdon s'étonne de ce consensus « sur la force prétendument nouvelle du rôle des grands-parents dans la famille et l'idéalisation des 'nouveaux grands-parents' [qui] a le défaut de ne s'appuyer sur aucune perspective historique ». L'auteur rajoute que nous assistons à la diffusion d'une « vision tronquée ou fantasmée de l'histoire des aïeux » (2001 :12).

<sup>4</sup> Par exemple la récente constitution (2007) du réseau « Générations » au sein de l'Académie suisse des sciences humaines (ASSH).

couches sociales<sup>5</sup>. Les relations familiales contemporaines seraient ainsi caractérisées par l'autonomie, l'amour et la réflexivité ; les grands-parents libres de s'adonner à des relations « d'amour pur » puisque « le bien-être économiques dont ils jouissent garantit leur autonomie et les laisse libre de ne rien demander en retour » (Attias-Donfut et Segalen, 1998 : 36). Nous suivons Commaille (2007) et Martin (1997, 2007) en posant des bémols sur la partition de ce nouvel enchantement familial. En effet, les effets positifs de l'individualisation ne sont pas distribués équitablement dans l'espace social, cette inégalité de distribution étant directement reliée aux inégalités sociales : les individus ne sont donc « pas également pourvus pour accéder au processus 'vertueux' de l'individualisation » (2007 :119). Les conditions d'actualisation du processus d'individualisation supposent l'avoir et l'usage de ressources (matérielles, culturelles, familiales, sociales, symboliques), et l'inégale répartition de ces ressources nous incitent à considérer la « nouvelle grand-parentalité » non comme un phénomène social se laissant aisément généraliser, mais comme une représentation normative dominante extrapolée à partir d'un phénomène certes sociologiquement attesté mais socialement situé.

Les critiques brièvement exposées dans cette première section traversent, en filigrane, les résultats présentés ci-après. Si l'inévitable toile de fonds de notre étude est constituée par le questionnement sur les transformations sociales, problématiques ou bénéfiques, des relations entre aînés et jeunes, notre attention est portée sur les relations intergénérationnelles ordinaires<sup>6</sup> au sein de la famille. Les relations entre grands-parents et petits-enfants adolescents ne sont pas tant examinés dans leur nouveauté que dans leur diversité et surtout leur dynamique. Quelle forme prennent ces relations ? Comment évoluent-elles dans le temps ? Nous nous sommes appliqués à comprendre les relations familiales dans le temps et dans l'espace, autrement dit de porter le regard à la fois sur la configuration actuelle de la relation et sur l'histoire relationnelle qui la précède (Widmer, Castrèn, Jallinoja, Ketokivi, 2008). L'historicité sur laquelle nous insistons n'est pas celle d'un phénomène, mais celle des sujets dont les relations sont conçues comme la résultante, toujours provisoire et soumise au changement, de trajectoires.

<sup>5</sup> Présentation de l'ouvrage « Le nouvel esprit de famille », 4<sup>ème</sup> de couverture.

<sup>6</sup> L'usage de l'adjectif « ordinaire » fait référence au caractère réduit et hétérogène de notre échantillon (qui ne prête donc pas à la généralisation), ainsi qu'au caractère commun de l'expérience de la grand-parentalité contemporaine. Les changements démographiques (et c'est la seule concession *ex-ante* que nous ferons à la nouveauté dans notre analyse) permettent aux grands-parents et aux petits-enfants de se côtoyer plus largement et plus longtemps que par le passé. En Suisse, en l'an 2000, un enfant a en moyenne 3,7 grands-parents vivants à sa naissance (contre 2,3 en 1900) ; et plus de la moitié de ses grands-parents sont encore en vie lorsque cet enfant à 15 ans (contre 0,7 grands-parents vivants au même âge en 1900 ; Höpflinger, Hummel, Hugentobler, 2006).

---

## Grands-parents et petits-enfants, étude d'un duo

L'étude<sup>7</sup> repose sur 34 entretiens menés en 2004 à Genève, avec des jeunes âgés de 12 à 15 ans<sup>8</sup> ainsi qu'un ou plusieurs de leurs grands-parents<sup>9</sup>. Le premier entretien était toujours mené avec le jeune, qui indiquait ensuite lequel (ou lesquels) des grands-parents était susceptible d'être interviewé. Dans leur majorité, les grands-parents contactés sont ceux avec qui le jeune a, au moment de l'entretien, les relations les plus suivies (grand-parent résidant à Genève *versus* grand-parent résidant ailleurs en Suisse ou à l'étranger) et/ou les relations les plus riches (grand-parent dont on apprécie le contact *versus* le grand-parent avec qui « ça ne passe pas » ou avec qui il y a un différent familial). Dans certains cas, nous avons rencontré plusieurs grands-parents pour le même jeune ; à l'inverse, certains jeunes n'avaient pas de grands-parents vivants et/ou résidant en Suisse et leur entretien n'a pas de « miroir » grand-parental. Quelles que soient les possibilités de rencontre ultérieure avec les grands-parents, les jeunes étaient toujours invités à évoquer leurs relations avec tous les grands-parents, y compris ceux qui étaient décédés au moment de l'entretien mais que les jeunes avaient connus durant leur enfance.

Le choix de réaliser des entretiens avec le duo grand-parent/petit-enfant, et donc de ne pas rencontrer les parents, est délibéré. L'objectif n'est évidemment pas d'évacuer l'influence décisive de cette génération pivot sur les relations entre petits-enfants et grands-parents, mais plutôt de permettre l'accès à la signification subjective donnée par les acteurs à ce lien spécifique. Au risque de passer à côté d'une description plus exhaustive de la relation et de son contexte familial, la priorité a consisté à saisir et interpréter, dans une démarche résolument compréhensive, les points de vue et positionnements des principaux intéressés, jusque dans leurs imprécisions et contradictions. Ne pas rencontrer les parents est aussi une façon de considérer le jeune comme un acteur et un interlocuteur (autrement dit, comme acteur ayant la maîtrise de la parole sur sa propre expérience) à part entière. On peut en effet regretter que dans de nombreuses études sur les relations intergénérationnelles, les petits-enfants sont présentés comme des partenaires passifs et muets d'une relation

<sup>7</sup> Volet qualitatif de la recherche « Enfants, adolescents et leurs grands-parents dans une société en mutation » (direction : François Höpflinger) menée dans le cadre du Programme national de recherche PNR52 du Fonds national suisse.

<sup>8</sup> Les jeunes ont été contactés en partie à travers nos réseaux personnels et en partie sur la base d'une liste scolaire d'un quartier genevois.

<sup>9</sup> 34 entretiens ont été menés avec 39 personnes (certains entretiens ont été menés avec 2 grands-parents ou deux petits-enfants simultanément) appartenant à 18 familles. Le détail peut être consulté dans le tableau de l'Annexe 1.

agie par les grands-parents. Le choix de l'âge des petits-enfants témoigne de ce même souci d'équilibre analytique. L'entrée dans l'adolescence est concomitante de l'autonomisation du jeune et de l'affaiblissement de l'agenda parental dans la gestion des relations à la parenté. Le petit-fils ou la petite-fille n'est plus l'enfant que les parents « donnent à garder » aux grands-parents ou que ces derniers « emmènent au parc » le mercredi après-midi. Saisir les relations intergénérationnelles au cours de cette étape du parcours de vie du jeune permet de mettre en lumière le caractère dynamique de ces relations : l'adolescence est une étape durant laquelle les normes et coutumes familiales peuvent se voir mises à l'épreuve, les relations être interrogées et renégociées, les affinités et les dissensions individuelles émerger de la communauté statutaire grands-parents/petits-enfants.

Durant les entretiens, les jeunes et les grands-parents ont été invité à adopter deux points de vues : un point de vue synchronique (quelle forme a la relation actuelle ? quel est son contenu ?) et un point de vue diachronique (tourné vers le passé : histoire de la relation depuis la petite-enfance du jeune, parcours de vie du jeune, parcours de vie du grand-parent, histoire familiale ; et tourné vers le futur : quel devenir prédisent les partenaires à la relation ? de quels enjeux est porteur l'avenir ?). Une attention particulière est également portée au sens donné par les grands-parents et les petits-enfants à la relation (est-elle importante ? si oui pourquoi ? quelle fonction est attribuée à cette relation), en interrogeant notamment la dimension identitaire chez les grands-parents (la grand-parentalité est-elle pourvoyeuse d'identité ?) et les petits-enfants (avoir des grands-parents *versus* être petit-fils ou petite-fille).

### **La diversité des partitions**

Tous les récits récoltés par le biais des entretiens laissent apparaître une évolution de la relation entre grand-parent et petit-fils/petite-fille au cours du temps. Les transformations, réorganisations, renégociations peuvent être très discrètes, s'inscrivant dans une continuité qui les rend presque imperceptibles : la relation glisse au fil des années vers d'autres contenus, vers d'autres modalités, en s'enrichissant ou en s'appauvrissant progressivement. L'évolution peut aussi se faire de façon plus saccadée, avec des étapes marquées, des changements importants perçus comme des moments-clés par les partenaires. Cette distinction dans le phrasé de la relation peut être croisée avec la direction imprimée à la relation par le déroulement des « lignes relationnelles » de chaque partenaire. Ces lignes relationnelles sont en quelque sorte les lignes mélodiques de la relation : elles reflètent ce que chaque partenaire investi dans la relation en termes d'attentes, de stratégies, de place accordée à l'autre, de sens donné à la relation. Le tableau 1. consigne les sept types de configurations relationnelles résultant du croisement de l'axe du phrasé (continuité, discontinuité) et de l'axe des lignes (parallèles proche et parallèles

distantes, convergentes, divergentes) : la consonance, la dissonance, le rapprochement, l'éloignement, la recomposition, la résolution, la rupture.

**Tableau 1. Types de configurations relationnelles**

	Continuité	Discontinuité
Parallèle	<p><b>Consonance</b></p> <p>Brand + Chanson + Martin + Meyer (PE1&amp;2-GPaM) + Pillet +</p> <p>Mabillard Mikoyan Ribordy Stalder</p>	<p><b>Recomposition</b></p> <p>Benydin Beaud</p>
	<p><b>Dissonance</b></p> <p>Charpentier</p>	-----
Convergent	<p><b>Rapprochement</b></p> <p>Garcia (GPeM)</p>	<p><b>Résolution</b></p> <p>Keller (GMeP)</p>
Divergent	<p><b>Eloignement</b></p> <p>Garcia (GMeM) Rossier Keller (GMeM) Böhm Meyer (PE2-GMeP) Morelli</p>	<p><b>Rupture</b></p> <p>Keller (PE2-GMeM) Chanson (PE3) Meyer (PE1-GMeP) Meyer (PE2-GPeP) Ribordy (GMeP)</p>

PE1, PE2 : petits-enfants lorsque plusieurs jeunes ont été interviewés au sein de la même famille (fratries, cousins).

PE3 : petits-enfants mentionnés explicitement par les grands-parents mais n'ayant pas été interviewés.

GPaM, GPaP : grands-parents maternels, grands-parents paternels.

GPeM, GPeP ; GMeM, GMeP : grand-père maternel, grand-père paternel ; grand-mère maternelle, grand-mère paternelle.

Signe + : consonance forte.

---

### **La consonance**

Cette première configuration rassemble les relations qui se déroulent dans la continuité et dans une évolution parallèle et proche. Parmi les neuf relations grands-parents/petits-enfants en consonance, cinq relations se caractérisent par une fréquence des contacts et une intensité relationnelle particulièrement fortes<sup>10</sup>.

Les relations en « consonance » s'inscrivent dans la durée, résultant d'une co-construction engagée dès l'enfance des petits-enfants. L'avancement en âge des petits-enfants est suivi avec attention par les grands-parents, et la modification des attentes des premiers se traduit par l'adaptation des seconds. Les grands-parents disent apprécier de voir leur petits-enfants grandir, chaque étape (petite enfance, enfance, adolescence) apportant son lot de plaisir et de nouveautés. Ceux qui ont des petits-enfants d'âges variables font preuve d'une grande polyvalence dans les modalités relationnelles (échanges, activités adaptés à l'âge de l'enfant ou du jeune).

Tant les grands-parents que les petits enfants insistent la dimension non-contraignante de leur relation. C'est le privilège des grands-parents de ne pas avoir de responsabilités (responsabilité éducative, responsabilité de la gestion du quotidien), et d'offrir aux petits enfants ainsi qu'à à eux-mêmes un temps de liberté, au sein duquel les partenaires peuvent profiter pleinement du « relationnel » (opposé par de nombreux grands-parents à « l'éducatif »). Madeleine Meyer dit à propos : *« Nous, je pense pas qu'on a ce rôle d'éducation. On doit avoir un rôle relationnel, en fait comment dire, c'est eux qui décideront quelle relation ils veulent entretenir avec nous. C'est pas, enfin à mon avis, c'est pas moi qui vais les forcer, ou toujours poser des questions leur dire mais qu'est ce que t'as fait à l'école, qu'est ce que ci qu'est ce que ça, si ils ont envie de le dire, ils le disent. On posera peut-être des questions quand même pour leur montrer qu'on s'intéresse à ce qu'ils font ».*

Les adolescents mentionnent également les bénéfices d'une relation non-contraignante, d'un espace où être « tranquille », où ils peuvent « se détendre », « se faire gâter ». Ils aspirent à pouvoir se « poser » et se reposer, libérés des sollicitations, voire pressions du quotidien. Anne Pillet dit à ce propos : *« De manière générale, mes grands-parents maternels surtout, ils nous laissent plus de liberté quand on est chez eux que si on est à la maison, donc c'est un peu les vacances quand on est chez les grands-parents ».* Ils souhaitent que les sujets de conversations éducatifs restent marginaux et

<sup>10</sup> Relations qui portent le signe + dans le Tableau 1. Pour une présentation plus détaillée de deux familles de la configuration consonance forte on peut se référer à Hummel et Perrenoud (2007). Ces relations ont des éléments similaires aux relations décrites dans le modèle de la « nouvelle grand-parentalité ».



---

apprécient de parler « d'autre chose », de rien de particulier, ou de ne pas parler du tout. Grands-parents et petits-enfants insistent sur les nouvelles possibilités qu'offre la parole échangée à l'adolescence, parole qui se libère plutôt dans des moments de tête à tête mais qui doit être maniée avec prudence et pudeur. La posture adoptée par Christine Chanson est à cet égard éclairante: « *C'est eux qui me racontent ce qu'ils font, mais je suis pas... suspendue à ce qu'ils font. Non, s'ils veulent bien raconter, moi ça m'intéresse. Je trouve que c'est très intéressant de voir les réactions puis l'évolution des gamins, leurs loisirs d'aujourd'hui, mais s'ils n'ont pas envie de raconter... Vous savez ce qu'ils disent souvent ?* » Ah, je me souviens plus». Au moment où vous aimeriez savoir quelque chose. Alors je me suis dit, bon, on attend que ça vienne spontanément, et je veux bien mettre l'eau au moulin si ça part ». Une certaine retenue est de mise pour respecter les principes de liberté, de respect mutuel et de confiance: la pression au contact (culpabilisation, chantage), les commentaires sur le style de vie (habillement, maquillage, sorties) ou la scolarité, ainsi que les questions sur la vie intime sont malvenus.

Les aînés de la configuration « consonance » aménagent la relation grand-parentale de façon à la différencier d'autres type de relations (en premier lieu la relation parentale) tout en la valorisant. Cette stratégie que nous qualifions de distinction positive<sup>11</sup> doit être comprise dans la durée, car les modalités de mise en œuvre changent au fur et à mesure que le petit-fils ou la petite fille avance en âge. Les jeux d'enfants sont remplacés par des jeux d'adultes (par exemple les cartes), les sorties au parc laissent la place aux sorties culturelles ou sportives (ski, randonnée), les promenades cèdent la place à des excursions ou de courts voyages (week-end à Paris, à Londres, voyage à Vérone), la garde devient échange de service (une grand-mère échange par exemple l'apprentissage du tricot contre l'initiation au téléphone portable), le « bavardage » devient conversation. De nombreux jeunes mentionnent ainsi l'importance que revêt à leurs yeux le fait de ne plus être considérés « comme des enfants » et d'être reconnus dans leur avancement en âge. Toutefois, cette reconnaissance se doit d'incorporer les éléments antérieurs de la relation afin de préserver une continuité affective entre enfance et adolescence. Ce changement dans la continuité se lit dans l'entretien d'Anne Pillet, qui répond à la question des changements induits par l'adolescence de la façon suivante : « *Non...enfin, oui, dans le sens dans le sens que en fait, comme je suis une adolescente, ils me traitent plus comme une adulte, donc en fait, y aura plus des conversations plus adultes et tout, et pis... comme ça, mais autrement, oui et non, en fait. Parce que je reste un peu comme avant, enfin, je sais pas*

<sup>11</sup> Voir aussi Hummel (2008).

*comment expliquer. Je reste toujours leur petite-fille. Oui, parce que ma grand-mère maternelle elle me dit tout le temps ma petite, ma puce*». Mariam Mikoyan renvoie à cette même dimension lorsque dans un passage de l'entretien, elle valorise tant l'intimité à distance et sa propre autonomie de déplacement (aller chez sa grand-mère seule désormais) que la continuité avec l'enfance (sa grand-mère vient chez elle et lui apporte des douceurs) : « *Elle m'apporte une sécurité, quand même. Un autre endroit où aller à proximité, chez elle, quoi. Elle m'apporte toujours un petit plat, une petite sucrerie, des trucs arméniens, des douceurs, on va dire... et donc, oui, ça représente, une petite bonne fée, comme ça* ».

La continuité qui caractérise les relations de cette configuration n'est donc pas à considérer comme une continuité naturelle ou donnée, une évolution qui se fait « toute seule ». Le jeu d'équilibrisme qui consiste, pour les grands-parents, à proposer sans imposer, à être disponible sans être contraignant, à être à l'écoute sans être envahissant, à évoluer conjointement avec le jeune tout en lui offrant une continuité affective demande une aptitude importante à la réflexivité. Les grands-parents de la configuration « consonance » ont ainsi une conception assez précise de leur rôle, mais restent très attentifs à l'évolution de la relation. Les modalités de la relation sont sans cesse réinterrogées, voire réinterprétées et les grands-parents montrent une grande disposition à entreprendre des adaptations, des réaménagements visant à préserver le point de convergence entre leurs propres attentes et celles de leurs petits-enfants.

Il convient de signaler que si grands-parents et petits-enfants de la configuration « consonance » vivent majoritairement à proximité des uns des autres (même canton), la distance géographique ne constitue pas un obstacle à une relation qui évolue en parallèle proche et dans la continuité. Les grands-parents de la famille Brand vivent en France, au bord de la mer, et la distance géographique a été aménagée en distinction positive : par le passé les petits-enfants allaient chez leurs grands-parents accompagnés de leurs parents, puis ils se déplaçaient et passaient les séjours sans les parents, et aujourd'hui ils viennent accompagnés d'amis. Cette modalités apporte aux grands-parents la possibilité de voir régulièrement leurs petits-enfants, et ces derniers reconnaissent l'attractivité d'un lieu de vacances affectivement investi : « *j'emmène souvent Elsa là-bas, on s'amuse trop. Donc en même temps je peux profiter d'être avec mes grands-parents et en même temps je peux m'amuser* » (Marine Brand).

### **La dissonance**

Dans la configuration « dissonance », la relation évolue également en parallèle et dans la continuité, mais de façon distante. Les rencontres sont régulières mais peu fréquentes, le contenu de la relation relativement faible. Chacun joue la partition de sa vie de son côté, avec parfois une pointe de regret ou de questionnement sur les autres orientations qu'aurait pu prendre la relation. Une

---

seule famille laisse à voir cette configuration : la famille Charpentier, dans laquelle tant la relation d'Arnaud à son grand-père maternel que celle à ses grands-parents paternels sont caractérisées par la distance. Arnaud n'a pas de souvenirs d'enfance avec ses grands-parents qui ont toujours été des figures familiales assez abstraites ou absentes.

Bernard Charpentier, le grand-père maternel, a été victime d'une hémorragie cérébrale lorsqu'Arnaud avait 9 ans et vit depuis dans une maison de retraite dans la campagne vaudoise<sup>12</sup>. Lors des visites du petit-fils, la relation avec Arnaud est amicale mais l'échange reste un peu superficiel. Bernard évoque un manque de familiarité et une timidité de part et d'autre, situation dont il se sent en partie responsable : *« Je pense qu'il y a une certaine timidité et peut-être que c'est ma faute, dans ce sens que peut-être j'ai un peu hérité de mon père... Justement que je ne m'approche pas euh... de ceux – de mes petits-enfants en l'occurrence – de manière à les inciter à se communiquer plus »*. Il mentionne aussi sa difficulté à partager sa passion du piano (il était pianiste) avec son petit-fils qui joue également du piano : *« J'ai essayé de lui inculquer ce que je pense être utile pour développer ce sens de l'harmonie musicale. (...) J'ai essayé, et je sais pas peut-être qu'on n'a pas poursuivi, peut-être qu'il faudrait que je recommence »*. Pour Arnaud, le rapport partagé au piano est un élément positif (*« ça nous fait un petit truc en commun »*), qui alimente une relation dont les partenaires peinent à trouver un contenu.

La relation aux grands-parents paternels est également caractérisé par la distance, même si les rencontres (jeux de cartes le dimanche après-midi qui rassemblent grands-parents, père et petit-fils) sont agréables. Arnaud attribue la distance au manque de proximité durant son enfance : lorsque les parents étaient absents (ils travaillent tous deux dans une ONG), les enfants étaient gardés par la jeune fille au pair et non par les grands-parents. Selon lui, les grands-parents n'ont pas joué (ou pas pu jouer) leur rôle qui consiste à être présents durant l'enfance de la jeune génération : *« j'ai pas la certitude qu'ils aient rempli un rôle de grands-parents. Je ne sais pas exactement. Parce que je pense que ça serait venu tout seul s'ils avaient été plus présents quand j'étais petit, et pis maintenant ça serait différent à mon avis, ça serait intensifié, un peu plus, et ça aurait continué, évolué (...) les mêmes distances ont continué à nous séparer un peu en fait »*. Si le point de vue d'Arnaud est clair quant à l'échec du rôle grand-parental, il hésite sur l'influence possible du premier mariage de sa mère (dont est né la demi-sœur d'Arnaud) et du divorce qui a suivi. Arnaud utilise l'adjectif « objectif » pour qualifier sa relation avec ses

<sup>12</sup> A une soixantaine de kilomètres de Genève.

grands-parents paternels, indiquant par là que la relation n'est ni chaude ni froide, pas désagréable mais pas indispensable non plus.

### ***Le rapprochement***

Dans la configuration du rapprochement, la relation entre grands-parents et petits-enfants évolue progressivement, de façon continue, de la distance vers la proximité. La famille Garcia se place dans cette configuration, la petite-fille se rapprochant du grand-père tout en se détachant de la grand-mère. Ce phénomène de rocade, qui est également à l'œuvre dans la famille Keller (voir plus bas), est à comprendre comme une interdépendance de deux configurations : la configuration rapprochement (ou la configuration résolution) et la configuration éloignement. Bien qu'amorcée dans cette section, le détachement de Nathalie Garcia de sa grand-mère sera repris dans la section consacrée à la configuration « éloignement ».

Nathalie Garcia a passé beaucoup de temps chez ses grands-parents lorsqu'elle était plus jeune, en compagnie de sa soeur. A cette époque, la figure centrale du foyer grand-parental était la grand-mère. Celle-ci a gardé ses petites filles durant leur petite enfance (la mère est enseignante), puis les a accueilli à midi et 16h lorsqu'elles étaient à l'école primaire. Au fil du temps, les relations de Nathalie avec sa grand-mère ont perdu en intensité, alors que les relations avec son grand-père qui se sont étoffées. Une des pierres d'achoppement est constituée par l'importance que Nathalie accorde aujourd'hui à la parole, à la défense d'un point de vue. Nathalie estime que sa grand-mère n'est pas un interlocuteur valable (elle lui reproche de changer trop souvent d'avis, d'adapter ses idées à son interlocuteur) mais échange essentiellement avec son grand-père qui lui fait partager sa passion pour l'histoire.

Un point capital pour Nathalie est la reconnaissance que lui offre son grand-père depuis quelques années. Il la traite en adulte, lui reconnaît des compétences : elle n'est plus un enfant qu'on amuse (amusement qui était du ressort de la grand-mère), mais un partenaire qu'on respecte. Le souvenir de l'épisode de la programmation du fax de son grand-père - Nathalie avait douze ans – donne à voir les éléments mis en jeu dans la renégociation de la relation dans un processus d'ajustement aux attentes du grand-père et de la petite-fille : *« Et je pense que oui, ça m'a fait un peu de bien qu'il se rende compte que je savais aussi faire des choses !(...) Parce qu'il a acheté un fax, et j'ai lu le manuel, j'ai tout programmé, et je pense qu'il a été un peu...il pensait pas que je pouvais déchiffrer un manuel comme ça, et depuis il m'appelle sa secrétaire ou je sais pas quoi, alors chaque fois qu'il a besoin de faire un truc avec le fax il m'appelle, il me demande de passer, ce genre de choses (...) Oui, son regard il avait un peu changé je pense. J'étais plus dans le groupe des petits enfants, j'étais...je crois qu'il m'a un peu découverte ! »*

---

La dynamique à l'œuvre dans la famille Garcia est à mettre en relation avec la répartition genrée des rôles grand-parentaux (prolongement des rôles conjugaux et parentaux) : les activités maternantes de la petite-enfance sont le domaine de la grand-mère ; les apprentissages, activités et échanges en relation avec l'avancement en âge (enfance, adolescence) sont le domaine du grand-père<sup>13</sup>. Pedro Garcia adopte ainsi la posture de l'expert, bienveillant mais ferme, dans le suivi du développement de ses enfants : « *Et alors moi, c'est le consultant. [Il imite] : 'Pépé ! Est-ce que tu sais quelque chose sur ça ?' - 'Oui, qu'est ce que tu veux savoir ?'. Alors je vais leur expliquer dans mes moyens à moi, je suis pas universitaire, j'ai pas des écoles, même secondaires, je me suis formé moi-même. (...) Je les ai développés le mieux possible pour qu'elles comprennent bien* ». Il précise que dès l'enfance, il a incité ses petites-filles à venir le « consulter », à lui montrer d'abord leurs bricolages, puis leurs premiers mots écrits, leur premières compositions, et ainsi de suite. Le grand-père, peintre en bâtiment qui a immigré en Suisse (depuis l'Espagne) en compagnie de sa femme dans les années 1960, accorde une grande importance à la scolarité de ses petits-enfants (à l'instar de l'importance qu'il a accordé à la scolarité de ses enfants qui ont tous fait des études universitaires). Il estime qu'être en Suisse a représenté une formidable chance pour lui et ses enfants, et que ses petits-enfants doivent travailler à l'école pour faire honneur à cette chance. Nathalie vient le consulter chaque fois qu'elle a un travail à rendre ou un examen à préparer et il la conseille. Nathalie lui montre aussi régulièrement ses notes (ses « résultats » comme le formule Pedro), ces dernières ayant le statut de présents offerts au grand-père : « *comme elle savent mes inquiétudes, c'est comme si elles venaient m'apporter un cadeau* ».

### ***L'éloignement***

La configuration de l'éloignement est présente dans six familles. Elle qualifie des relations grands-parents/petits-enfants qui furent proches par le passé, mais qui se délitent avec le temps. Là encore, la transformation de la relation est progressive et continue.

Les grands-mères maternelles des familles Garcia, Keller, Rossier et Böhm vivent, à des degrés différents, l'éloignement de leurs petits-enfants. Le cheminement suivi est similaire : durant la petite enfance et l'enfance de la jeune génération, la grand-mère remplit une fonction de soutien familial (garde d'enfant) et son rôle a des composantes similaires au rôle maternel (activités

<sup>13</sup> L'anecdote suivante éclaire cette répartition au sein du couple Garcia : au début de l'entretien Pedro désigne son épouse et précise : « pour les questions liées à la cuisine et au baby-sitting, et tout ce genre de chose, c'est ma femme, et le reste c'est moi ». D'ailleurs, durant l'entretien avec le couple, la grand-mère Garcia est restée silencieuse.

maternantes) ; puis, au fur et à mesure que la petite-fille (car dans les 4 familles, il s'agit de relations grand-mère/petite-fille) grandit, la grand-mère perd ses fonctions familiales et la relation s'essouffle. Il convient toutefois de préciser que l'éloignement n'affecte pas forcément le lien qui unit grand-mère et petite-fille. Toutes les petites-filles disent être toujours très attachées à leur grand-mère, et les grands-mères en sont conscientes. Cette phrase de Myriam Keller traduit bien la force du lien mais l'affaiblissement de la relation : « *elle m'aime beaucoup, elle est très attachée à moi, mais de loin* ».

A l'instar de Marta Garcia et Nathalie, Christine Rossier et sa petite-fille Aurélie ont emprunté le chemin de l'éloignement il y a plusieurs années déjà. Mais le détachement graduel de sa petite fille a un impact autrement plus fort sur la vie de Christine Rossier : celle-ci est veuve, vit seule, et Aurélie est son unique petite-fille. La grand-mère dit d'ailleurs de sa petite fille « Aurélie, c'est ma vie ». Elle évoque longuement le passé, la garde d'Aurélie durant les heures de travail de la mère, les activités partagées (elles ont fait « *tout ce qu'un enfant aime faire* »), les repas préparés, les nuits passées dans la même chambre. Elle était, durant les premières années de la vie d'Aurélie, comme une deuxième mère. Au fil du temps, les visites se sont faites plus rares, Aurélie ne dort plus chez sa grand-mère, les repas partagés sont sporadiques et souvent pris à l'extérieur, « en ville » (dans un fast food par exemple). Christine se désole du fait que ses compétences culinaires, tellement valorisées durant l'enfance d'Aurélie, ne sont plus prises en compte. Elle regrette aussi les rebuffades de sa petite-fille lorsqu'elle tente d'entamer une discussion sur un thème concernant la vie de l'adolescente (« *ça c'est mon problème, grand-mère* »). Aurélie confirme le diagnostic de la grand-mère et dit de la relation : « *On a un peu... pas coupé le cordon, mais on se voit beaucoup moins qu'avant. Et aussi quand on se voit, c'est chez ma tante, quand je vais manger des fois, ça m'arrive, quand j'ai le temps. Et pis on se voit là-bas, mais sinon, pas trop en dehors. Des fois le week-end ! Pas de problème, on va manger ensemble, mais sinon, on se voit plus trop, mais avant, on était tout le long ensemble, quoi* ».

Myriam Keller a aussi rempli la fonction de « deuxième maman » de Stéphanie durant l'enfance de celle-ci, mais aujourd'hui elles s'éloignent irrésistiblement l'une de l'autre. Stéphanie souligne qu'elle n'a plus l'âge d'être gardée par sa grand-mère et qu'elle a acquis une certaine autonomie : « *Avant...elle avait une place de maman un peu, elle s'occupait souvent – chaque fois que j'étais mal, que je pouvais pas aller à l'école et que ma mère elle travaillait, j'allais tout le temps tout le temps chez elle. Maintenant je reste seule à la maison, je m'occupe toute seule* ». De plus, Stéphanie trouve en la personne de Myriam ni un partenaire intéressé à contenu de la vie d'adolescente (« *Elle ne me connais pas je veux dire, pas qu'elle connaît rien. Elle sais que je vais voir du monde, mais elle ne s'intéresse pas plus* »), ni un interlocuteur pour des discussions (« *on n'a jamais discuté* »). La divergence sur les animaux domestiques est révélatrice de l'incompréhension qui s'installe entre Stéphanie et sa grand-mère : Stéphanie, qui aime beaucoup les animaux, est

---

particulièrement touchée par le fait que Myriam exprime constamment de la répugnance pour son animal domestique (« *Elle aime pas mon cochon d'Inde ! (...) Elle aime pas les cochons d'Inde, elle dit que ça ressemble à des rats* »). Stéphanie souligne le caractère non-évolutif du contenu de la relation (« *parce que il n'y a rien qu'on fait maintenant qu'on ne faisait pas avant* ») et suggère par là que sa grand-mère ne reconnaît pas l'adolescente en elle, ce qui, selon Stéphanie, entrave l'évolution de la relation. Myriam, de son côté vit mal l'éloignement de sa petite-fille (et de son petit-fils, voir plus bas), alors qu'elle a « tout fait » pour ses petits-enfants. Elle a une image négative de la grand-parentalité, se qualifiant de « la vieille », estimant n'être « que la grand-mère ».

Le récit que fait Mina Böhm de la relation avec sa grand-mère Lena suggère également le manque de reconnaissance de l'avancement en âge de la petite-fille. Mina souligne que lorsqu'elle était petite, c'était à elle se s'adapter à sa grand-mère et de l'accompagner (en promenades, en courses) : « *parce que moi je l'accompagnais plus, c'est pas elle qui m'accompagnais c'était plutôt moi* ». Aujourd'hui adolescente, Mina souhaiterait que sa grand-mère l'accompagne (en ville, au cinéma), s'adaptant aux désirs de sa petite-fille. Au lieu de ce renversement, toutes deux restent à la maison lors des visites de Mina, dans un entre-deux, une sorte de *status quo* puisque Mina n'accompagne plus sa grand-mère (« *parce que maintenant c'est plus vraiment mon truc* ») et que la grand-mère ne propose pas d'alternative. Mina souhaiterait « *faire les magasins ensemble, pas forcément rester à la maison et que moi je fasse des dessins dans mon coin. Mais plutôt faire des trucs en ville, qu'on aille voir les magasins, comme ça, même si c'est pas vraiment son genre, je crois que c'est pour ça qu'on ne le fait pas ensemble. Elle est tout le temps à la cuisine, je ne sais pas ce qu'elle a toujours à faire, mais soit elle prépare le café soit elle fait déjà le repas du soir, soit elle fait des biscuits ou comme ça, elle est tout le temps à la cuisine et moi souvent je traîne dans son bureau en train de dessiner. Ou bien je lis des livres ou je fais des jeux.* ». Les paroles de Mina laissent transparaître la difficulté de la grand-mère à trouver le chemin d'une relation enrichissante pour l'adolescente. L'époque des jeux et des promenades étant révolue pour Mina, grand-mère et petite-fille peinent à trouver d'autres activités à partager, d'autres modes d'« être ensemble ». L'éloignement est associée à la sensation, chez Mina, que les visites chez sa grand-mère manquent de contenu, ce dont Lena n'a pas forcément conscience.

Chez les Meyer, l'éloignement des petits-fils de la grand-mère paternelle est un effet indirect de la rupture qui est en train de se produire avec le deuxième mari de celle-ci (voir configuration « rupture »). La relation avec la grand-mère se distend lentement car les petits-fils n'ont pas d'affinités avec son mari. Dans la famille Morelli, enfin, l'éloignement relationnel se superpose à l'éloignement géographique et au récent décès d'un des grands-pères. Grands-parents maternels et paternels vivent en Italie, et la famille (parents et enfants) vont leur

rendre visite tous les étés durant un mois. La stratégie de distinction positive mise en œuvre par la grand-mère Brandt (voir supra) n'opère pas ici et les petits-enfants (en particulier le petit-fils, plus âgé que sa sœur) commencent à trouver que les voyages en Italie sont trop long, en terme de rapport entre le temps de déplacement et le temps du séjour en Italie : « *Le voyage... enfin, en Italie, tu vois, je m'emmerde pas trop, encore ça va, je m'amuse avec mes cousins ou quelque potes que j'ai là-bas, mais... surtout le monde que je connais c'est les potes à mon cousin. Mais, enfin, depuis 3-4 ans, ça commence déjà à ma saouler de faire ce voyage, et tout ça, quoi. Juste pour rester un mois là-bas ! Au bout d'un moment ça me gave, parce que franchement, pour un mois...on fait presque 15 heures de route* ».

### **La recomposition**

Les relations de la configuration « recomposition » ont une histoire marquée par la discontinuité tout en ayant préservé une évolution parallèle proche. D'importants changements ont mis à l'épreuve les relations, mais chaque perturbation a été suivie d'aménagements permettant aux acteurs de recomposer la relation de façon satisfaisant pour chacun.

Vanessa Benydin a été pratiquement élevée par sa grand-mère Antoinette jusqu'au départ de la petite-fille et de ses parents de l'île Maurice (Vanessa avait alors 7 ans). Par la suite, la famille se déplaçait à l'île Maurice environ tous les trois ans, et Antoinette faisait des séjours réguliers de plusieurs mois en Suisse, dans la famille de sa fille. En plus du plaisir de voir sa fille et sa petite-fille, ces séjours permettaient à Antoinette, qui a de gros problèmes de santé, de se faire soigner. Aujourd'hui, Antoinette est très malade et elle ne peut plus voyager. Vanessa et sa famille se rendent à l'île Maurice plus souvent, quand les finances le permettent. Bien que très attachée à sa grand-mère, Vanessa dit ne pas trop souffrir du fait d'avoir des grands-parents lointains. Elle estime recevoir autant d'amour que les enfants qui ont leurs grands-parents plus près, et quand elle les voit après une année d'absence, elle n'a que du plaisir, elle en profite vraiment. Elle précise qu'elle parle à sa grand-mère tous les deux jours au téléphone, et lui raconte son quotidien ainsi que ses résultats scolaires qui sont suivi avec attention par les grands-parents mauriciens (qui estiment que Vanessa doit profiter de la chance d'aller à l'école en Suisse). Commentant la situation des grands-parents qui « habitent à côté », elle pense que leurs petits-enfants vivent la relation plutôt comme une routine, une habitude. Vanessa pense que l'éloignement a contribué à renforcer la complicité entre elle et Antoinette. Elle raconte avoir initié sa grand-mère à un mode relationnel plus chaleureux (aller vers l'autre, exprimer ses sentiments verbalement et physiquement), qu'Antoinette ne connaissait pas de la culture mauricienne. Les séjours de Vanessa à l'île Maurice sont très intenses et elle est heureuse de profiter « à fond » de ses grands-parents, de les avoir « tout à elle » durant quelques semaines.



---

Lorsque Matthias Gendre était enfant, sa grand-mère italienne (veuve) habitait la majeure partie de l'année en Suisse, près du domicile de Matthias. Elle était très présente au quotidien : Matthias mangeait et dormait souvent chez elle et son appartement était un peu le prolongement du domicile du petit-fils (« *Ben, c'est un peu comme ma mère* »). Puis, Matthias ayant grandi (« *vers 9-10 ans...je commençais à devenir grand, que j'avais plus trop besoin que ma grand-mère soit là tout le temps* »), les voyages devenant pesant et le climat de la Suisse désagréable pour Luisa, celle-ci a définitivement déménagé en Italie. Depuis, la famille se rend en Italie pratiquement à chaque période de vacances. Matthias y va volontiers, s'est fait des amis et parle couramment l'italien. Si la plupart des petits-enfants dont les grands-parents vivent à l'étranger admettent que la relation à distance induit un manque (Höpflinger, Hummel, Hugentobler 2006), on voit ici que la distance peut aussi valoriser la relation en lui conférant une dimension spéciale et précieuse. La distance amène Vanessa Benydin et Matthias Gendre à rompre le sentiment d'évidence qui anime beaucoup de jeunes lorsqu'on les interpelle sur la place que tiennent les grands-parents dans leur vie, et les incite à réfléchir sur le sens et la valeur de la relation. Matthias porte un regard positif sur la période durant laquelle sa grand-mère partageait son temps entre l'Italie et Genève, afin d'être présente pour lui (« *Oui, je pense. Je pense que c'était pas mal pour moi* ») mais il estime que la nouvelle configuration relationnelle, fondée sur la distance géographique, est un atout qui leur permet de préserver la force du lien qui les unit et à mieux gérer le passage de l'adolescence. Lorsqu'il voit sa grand-mère, Matthias a du plaisir et au bout d'un mois, il est tout aussi content de rentrer en Suisse : « *C'est assez bien comme ça, j'ai l'impression, parce que... justement, on se voit justement pas assez souvent pour qu'il y ait des conflits, et assez souvent pour qu'on se voie quand même* ».

### **La résolution**

La configuration de la résolution a un caractère discontinu dans le sens où une relation évoluant dans un parallélisme distant devient, par biais d'un changement important, convergente. C'est le cas pour la grand-mère paternelle Keller, dont le divorce du fils a permis un changement dont ont bénéficié ses relations avec ses petits-enfants.

Louise Keller n'a eu que peu de contacts avec ses petits-enfants durant les premières années de vie de ces derniers. Myriam Keller, la grand-mère maternelle, était plus souvent sollicitée que Louise et celle-ci a préféré laisser « le terrain » à « l'autre grand-mère » : « *Je pense que l'autre grand-mère les voyait davantage parce que c'est Camille qui l'appelait. Elle appelait sa mère tout le temps, alors bon elle était beaucoup plus présente. Ce qui fait que...comment vous dire, moi j'ai toujours senti que l'autre grand-mère elle me trouvait de trop. Elle a une façon, à elle qui est très orientale, d'être possessive,*

---

*d'être la grand-mère, la mère. Bon, bien, alors moi je me tenais un tout petit peu sur mes gardes, mais disons que dès qu'on appelait j'y allais. J'y étais pas tous les jours, tandis qu'elle elle allait apporter des plats chauds, elle était très, elle occupait le terrain ».* Avec la séparation des parents, les choses ont changés : le père, lorsqu'il avait les enfants le week-end, se rendait chez Louise avec eux. Ils partageaient le repas du dimanche midi et passaient une partie de l'après-midi ensemble. Pour Louise, ces dimanches ont été l'occasion de découvrir ses petits-enfants tout en instaurant une relation dont le contenu diffère fondamentalement de celui proposé par la grand-mère maternelle. Louise Keller dit volontiers d'elle-même qu'elle n'est pas très « douée » avec les jeunes enfants, qu'elle n'est pas très « jeux » et quelle cuisine très mal. Louise se sent plus à l'aise dans la discussion, dans les échanges culturels (faire découvrir le cinéma, les livres), domaines où elle peut mobiliser ses connaissances de journaliste<sup>14</sup> : « ...et l'autre grand-mère elle fait beaucoup mieux la cuisine ce que sais pas faire, alors on rit de ma façon de faire la cuisine, on rit tous, je fais pas des petits plats comme elle vous voyez. Alors elle elle a eu, elle était plus proche d'eux quand ils étaient à l'âge gourmand, quand ils étaient là-bas pour bien manger, regarder la télé, etc. Maintenant comme ils aiment bien discuter...».

La pratique de la discussion fait l'objet d'une stratégie clairement énoncée de Louise. Pour elle, la discussion, c'est la transmission : transmission d'un amour de la lecture, transmission d'une curiosité pour la culture et la vie en général, transmission d'un appétit de la connaissance et un base sur laquelle se construire. Elle est attentive au bon moment, elle « guette » l'occasion, cherche la bonne accroche dans les brusquer. Le regard que Louise porte sur Stéphanie contraste singulièrement avec celui de Myriam, notamment sur le terrain sensible du rapport de Stéphanie aux animaux. Louise considère que le thème des animaux est un facilitateur pour la relation, elle s'en sert comme porte d'entrée dans le dialogue ou le valorise dans des cadeaux (elle a offert des leçons d'équitation à Stéphanie) : « Alors on a parlé école, on a parlé de toutes sortes de choses, elle pose des questions ce qui fait que ce n'est pas difficile avec elle, la conversation, elle s'intéresse à beaucoup de choses, toujours aux animaux, bien entendu. Voilà. Elle ne se plaint pas beaucoup. C'est une gosse qui est, moi je l'aime beaucoup Valentine. Je la trouve intéressante quand on discute avec elle ».

Pour les petits-enfants Keller, le mode dialogique est aujourd'hui beaucoup plus intéressant que le mode maternant, car le mode dialogique constitue, de leur point de vue, une reconnaissance de leur avancement en âge. Les petits-enfants Keller se sont tous deux tournés vers Louise avec laquelle ils

<sup>14</sup> Louise a travaillé toute sa vie comme journaliste (rubriques littéraire et judiciaire), au contraire de Myriam qui s'est consacrée à ses enfants et son foyer.

---

découvrent de nouveaux horizons relationnels. Stéphanie Keller dit à ce propos (en comparant les grands-mères) : « *C'est différent parce qu'avec Myriam, je suis plus proche, c'est plus affectueux. J'ai jamais fais de bisou à ma grand-mère [paternelle], à Louise. Même quand j'étais petite je ne lui faisais jamais de câlins. Mais avec Louise je parle plus de trucs sérieux, parce que Louise elle a été journaliste, pour les procès et tout ça. Donc elle connaît beaucoup beaucoup de choses. Et Myriam, pff, c'est plutôt télé* ». La rocade à l'oeuvre dans la famille Keller a des éléments similaires à celle déjà évoquée (voir supra) pour la famille Garcia.

Alors que Myriam Keller exprime son amertume de voir ses petits-enfants délaisser, Louise n'est pas dans une posture d'attente face à ses petits-enfants. Elle a grand plaisir à leur offrir, maintenant qu'ils sont plus âgés, un espace d'écoute et de discussion fondé sur l'intérêt réciproque, mais fait un usage prudent de la composante affective de la relation (prudence qui fait peut-être partie de la stratégie de distinction déployée par Louise). La façon dont elle qualifie sa petite-fille est, à cet égard, éloquente : alors que Myriam répète souvent, durant l'entretien, le fait qu'elle aime infiniment Stéphanie, Louise dit à plusieurs reprises « *je la trouve intéressante* ».

### **La rupture**

La configuration de la rupture désigne les relations qui se sont interrompues et dont le contenu se limite à un passé révolu. La rupture a un caractère soudain et est souvent lié à un événement ou une prise de conscience chez l'un des partenaires de la relation.

Si, dans la famille Keller, la relation entre la grand-mère maternelle et la petite-fille sont sur la voie de l'éloignement, la rupture est consommée avec le petit-fils. Basile Keller reconnaît que sa grand-mère Myriam a joué un rôle très important durant l'enfance de la fratrie, mais estime qu'aujourd'hui elle est enfermée dans le chantage affectif avec ses petits-enfants et dans les conflits répétés avec sa fille (mère de Basile et Stéphanie). Le mauvais caractère de Myriam est insupportable à Basile, surtout depuis le divorce de ses parents (il l'accuse d'avoir jeté de l'huile sur le feu) et le décès du grand-père maternel avec qui il avait une bonne relation. De plus, Basile ne reconnaît à Myriam aucune compétence qui pourrait nourrir une relation avec un adolescent. Dans le récit de Basile, la comparaison entre Myriam et Louise est récurrente, au bénéfice de Myriam pour le passé et au bénéfice d'Anne-Marie pour le présent. : « *Anne-Marie est pas vraiment la première personne qui aimerait s'occuper d'un enfant. Maggie est très très protectrice, étouffante, donc à ce moment là ça allait très bien, c'était parfait. Bon ça veut pas dire qu'après elle a servi à rien, mais à ce moment là elle était une grande aide* », « *elle [Louise] me connaît un peu plus que Myriam. Bon Myriam nous a eu toute notre enfance, je veux dire, elle en connaît aussi un rayon, mais étant enfant* ». A la

fin de l'entretien, lorsque nous demandons si Myriam a une place dans sa vie aujourd'hui, Basile répond, après un long silence : « *c'est pas une personne qui...non, on va dire non* ».

Dans la famille Chanson, les grands-parents relatent avec incompréhension la rupture intervenue avec l'une des branches descendantes. Au début du mariage de leur fille, la jeune famille est venue habiter dans une maison juste à côté des grands-parents. Ces derniers racontent avoir été beaucoup sollicités par le couple pour la garde de leurs jumeaux (premiers nés). Les enfants (deux, puis quatre) étaient tout le temps chez leurs grands-parents, proximité qui s'est déroulée sur toute l'enfance des petits-enfants. Puis, lorsque la fille n'a plus eu besoin d'assistance « *touc, ça a été coupé* ». La famille a déménagé « *du jour au lendemain* » dans un village communautaire et les grands-parents n'ont plus vus leur fille et ses enfants durant une année. Ensuite, la famille a déménagé à Londres. Aujourd'hui, grands-parents et petits-enfants communiquent par téléphone, et les visites en Suisse sont rares. Claudine s'interroge beaucoup sur cette rupture, alors qu'elle et son mari ont d'excellentes relations avec leurs autres petits-enfants (ils en ont douze au total). Elle mentionne qu'elle et sa fille avaient des différents sur l'éducation des petits-enfants, mais suppose que le besoin d'aide a été plus fort durant la prime enfance des petits-enfants : « *Ils nous ont sollicité follement, hein, maintenant on ne pouvait plus rien faire, on devait demander la permission pour partir en vacances !(...)* Gisèle a eu l'impression qu'on mettait trop le nez chez elle, moi j'avais justement tellement peur, de m'occuper de leurs affaires qu'on a aidé les enfants, mais parce qu'il le fallait ! Parce qu'ils sont venus eux, d'eux-mêmes, on ne leur a pas demandé de venir habiter à côté. On n'a fait aucune pression ! Rien du tout ! (...) On en a beaucoup parlé avec mon fils, lui, il pense que eux ont exagéré, que nous on a été trop disponible, et pis qu'y a eu une espèce de... Moi, je sais pas. Honnêtement, je sais pas ce qui s'est passé. C'est comme si elle avait fait sa crise, une espèce de crise de quand on quitte papa et maman ».

Chez les Meyer, les grands-parents paternels ont divorcés, puis se sont remariés chacun de leur côté. La période de séparation, puis la constitution des nouveaux couples ont préterité les relations avec les deux petits-fils, Julien et Christophe. Ceux-ci n'ont plus de contacts avec leur grand-père paternel et sa femme (« *ils nous ont pratiquement oubliés* »). Ceux-ci habitent le même quartier que les petits-fils, mais il y a eu « *une histoire* » (un conflit que les petits-fils n'explicitent pas) et les contacts ont été rompus. Julien et Christophe ont des contacts sporadiques avec leur grand-mère paternelle et son mari (Noël, occasions spéciales). La relation avec la grand-mère reste assez positive (voir configuration « éloignement »), mais la relation s'est détérioré avec Robert, le grand-père par alliance . Deux éléments sont avancés par les petits-fils : pendant dix ans, Julien et Christophe ont appelé Robert « grand-père », puis ce dernier a décidé que « grand-père » c'était fini et qu'il fallait désormais l'appeler « Robert ». Julien et Christophe ne comprennent pas bien la raison de ce revirement. De plus, Robert a des opinions (racistes) qui déplaisent à Julien

---

et Christophe : « *T'aimes bien les noirs ?* », *pis je lui fais* : « *Bein c'est un être humain, c'est comme tout le monde, enfin c'est normal quoi ! Ouais ils sont...y a rien qui change quoi, c'est comme nous !* » *Pis lui [Robert] il m'a dit* : « *Moi j'aime pas* ». *Voilà, il aime pas les noirs, c'est ça que j'aime pas* ». Julien et Christophe ne souhaitent plus trop avoir de contacts avec Robert, car à leurs yeux, maintenir la relation et le dialogue « *ça ne sert à rien* ».

La cousine de Julien et Christophe, Salima Meyer n'a presque plus de contact avec sa grand-mère paternelle (on ne sait rien du grand-père paternel, qui est probablement décédé). Elle vit en maison de retraite, mais Salima ne sait pas exactement où cette maison se situe (« *quelque part à Genève* »). Salima va voir de temps en temps sa grand-mère Yvette, mais mentionne qu'on ne peut vraiment parler de relation, car Yvette ne la reconnaît pas. Elle précise tout de même que lorsqu'elle rappelle à Yvette qu'elle est sa petite-fille, celle-ci se montre très heureuse et présente Salima à tous les résidents de la maison de retraite. Le même type de rupture est à l'œuvre pour Jules Ribordy et sa grand-mère Hélène qui est atteinte de la maladie d'Alzheimer. Le petit-fils raconte que lorsque son père et son frère sont allés lui rendre visite, Hélène a dit à l'infirmière qu'ils étaient ses deux fils. Pour Jules, les visites n'ont n'ont de ce fait pas de sens.

### ***Une consonance particulière : la grand-parentalité d'élection***

La dernière configuration que nous présentons ne figure pas dans le tableau récapitulatif (Tableau 1.), et cette absence reflète l'embarras des chercheurs face à une relation qui se révèle être à la fois similaire et fondamentalement différente de la configuration « consonance ». Alexandre Lavanchy et sa grand-mère Germaine n'ont en effet aucun lien de parenté (ni biologique ni par alliance), spécificité que nous n'avons découvert qu'en cours d'entretien<sup>15</sup>.

Germaine a été la « nounou » d'Alexandre durant toute son enfance (à partir d'environ 3 ans). Elle a commencé à le garder lorsqu'elle était jeune retraitée, pour s'occuper et bénéficier d'un appoint financier. Alexandre était chez Germaine toute la journée les premiers temps, puis, lorsqu'il est entré à l'école

<sup>15</sup> Alexandre Lavanchy avait été contacté, comme tous les autres jeunes, pour un entretien sur ses relations avec ses grands-parents, entretien qu'il a accepté sans hésitations. L'entretien s'est déroulé à son domicile (en l'absence de sa mère) et, au moment où l'intervieweur s'appretait à enclencher l'enregistreur, Alexandre a précisé que sa « grand-mère n'est pas sa grand-mère ». Pensant qu'il faisait référence à une grand-parentalité par alliance, l'intervieweur a répondu que ce n'était pas un problème et démarré l'entretien. A l'époque du terrain de la recherche, il est fort probable que nous n'aurions pas retenu Alexandre et sa « grand-mère » si nous avions su à l'avance qu'ils n'avaient aucun lien de parenté. Aujourd'hui, nous pensons que c'eût été une erreur.

---

primaire, il venait à midi et après l'école, ainsi que les mercredi. Il dormait aussi souvent chez elle (le mardi soir, parfois le week-end), sur un matelas dans la chambre de Germaine (l'appartement de Germaine ne comporte que deux pièces). Les débuts n'étaient faciles, Alexandre faisait des « crises » et Germaine explique longuement comment elle a réussi à « l'amadouer ». Elle avait l'habitude des enfants, venant d'une famille nombreuse et ayant beaucoup de neveux et de nièces. Son récit laisse voir le caractère fortement maternant de sa relation avec Alexandre, cette dernière sortant des rails de l'habituelle relation de garde rémunérée : « ...parce que je lui donnais sa douche, je le lavais, je le pomponnais, je lui faisais ses pieds, je lui mettais de la crème tout ça...Il vous le dira! [rire]. Qui c'est qui lui aurait fait ça? Hein? ». Germaine précise à plusieurs reprises que la mère d'Alexandre n'était jamais là (et qu'elle n'est toujours pas là aujourd'hui) et qu'il n'y a pas de père non plus (Alexandre ne connaît pas son père)<sup>16</sup>.

La relation de « garde » s'est arrêtée lorsqu'Alexandre avait 12 ans<sup>17</sup> (entrée à l'école secondaire), mais Alexandre a continué à aller chez Germaine pour les repas de midi, les goûters, pour faire ses devoirs ou se reposer. Alexandre précise que Germaine a toujours été là pour lui, l'a toujours soutenu et encouragé et que sa porte lui sera toujours ouverte. L'interview réalisé avec Alexandre et Germaine tombe dans un moment de crise, et Germaine dit être démunie quant à l'avenir d'Alexandre. Celui-ci est en échec scolaire et sa mère menace régulièrement de le mettre à la porte. Germaine dit : « *Je suis la grand-mère, je suis sa confidente, je suis tout. C'est ça hein! Je sais pas ce qu'il faut faire. Il me dit: "Qu'est ce qu'il faut que je fasse?" . Bein si elle te met à la porte tu viens chez moi! Qu'est ce qu'il faut faire?*<sup>18</sup> ».

Alexandre parle longuement de sa « grand-mère » Germaine et de la position centrale qu'elle a dans sa vie. Il est très clair sur sa définition du rôle grand-parental, et Germaine « colle » complètement à cette définition. « *Ben déjà pour moi être grand-parent, bon pas tout le temps, mais les grands parents c'est des gens qui sont...qui sont là pour leurs petits enfants. Qui sont là un peu pour les*

<sup>16</sup> Alexandre ne connaît donc pas ses grands-parents paternels non plus. Il ne dit pas grand-chose de ses grands-parents maternels, sinon qu'ils habitent alternativement en France et en Suède, qu'il les rencontre très rarement et qu'il ne les apprécie guère.

<sup>17</sup> Il est difficile de déterminer si la rémunération s'est aussi arrêtée à cette époque là. On comprend entre les lignes que la relation contractuelle entre la mère d'Alexandre et Germaine a été interrompue, mais que la mère a continué (et continue ?) à donner de l'argent à Germaine – par l'entremise d'Alexandre – pour contribuer aux frais de nourriture.

<sup>18</sup> A trois reprises, Germaine a demandé explicitement à l'intervieweur ce qu'elle devait faire. L'entretien fut globalement assez difficile à mener, sur le plan émotionnel et sur le plan technique (chronologie des dates et des événements, structure familiale) car Germaine montrait des signes de confusion qui pouvaient faire craindre un début de perte de mémoire.

---

*chouchouter et tout, parce que les parents ils sont obligés d'être sévères! C'est leur rôle quelque part, parce qu'ils doivent nous éduquer et tout, pis les grands parents c'est en fait un peu la contre partie. C'est ceux, vu, moi c'est comme ça que je le vois un peu, c'est que parfois quand les parents disent non, ou des trucs comme ça, ben les grands parents ils vont dire oui! » .*

Alexandre pense qu'aujourd'hui, il y a un équilibre dans la relation : il a toujours besoin d'elle, mais elle a aussi besoin de lui. Il dit s'occuper de Germaine, de s'assurer qu'elle va bien, qu'elle n'a besoin de rien (« *la plupart du temps quand je rentre de l'école, le premier truc que je fais c'est d'aller voir si elle est là, si tout va bien et rester un petit moment* »). La relation n'est pas seulement intime et privée puisque qu'Alexandre accorde beaucoup d'importance au fait que Germaine accueille aussi ses amis, et que ces derniers l'apprécient : « *Je sens maintenant que c'est une personne auquel je tiens beaucoup. On me l'enlève, on lui fait quelque chose de mal, je supporterais pas. Pis justement ce qui nous fait marrer c'est que y a beaucoup de copains qui la connaissent et qui l'apprécient vraiment (...) quand ils le disent ils disent tous [il les imite]: 'Ah elle fait trop bien à manger, elle est trop sympas la tata et tout' ».*

La relation entre Alexandre Lavanchy et Germaine aurait pu figurer dans la configuration « consonance », tant elle présente les traits de la continuité et de l'évolution parallèle proche. La liberté, la confiance, l'autonomie, la plasticité (en relation avec l'avancement en âge du petit-fils) à l'œuvre dans la relation sont cependant mis à l'épreuve par la perspective du futur. La sérénité des familles de la configuration « consonance » contraste avec les inquiétudes exprimées par Alexandre et Germaine. Dans aucun autre entretien, les craintes (de séparation, de maladie) et les espoirs (Alexandre espère que leur relation dure « jusqu'à la mort ») relatif au devenir de la relation sont aussi présents. La projection dans l'avenir laisse ici apparaître une vulnérabilité qui ne transparaît pas dans les familles de la configuration « consonance ».

## **Conclusion**

La diversité des configurations relationnelles entre les grands-parents et leurs petits-enfants adolescents présentées dans cet article dévoile la complexité des déterminants à l'œuvre dans les dynamiques familiales. Le nombre d'entretiens réalisés est trop restreint pour pouvoir énumérer et évaluer avec précision l'impact des ressources (matérielles, culturelles, familiales, sociales, symboliques) mentionnées en introduction, ainsi que celui des trajectoires individuelles des partenaires. Il est également difficile de se prononcer sur les interactions que les différentes ressources et trajectoires ont entre elles (impact différentiel). Nous nous limitons donc à l'énonciation de facteurs qui nous semblent entrer en jeu dans la détermination de la configuration, en soulignant

que ces facteurs ne sont pas à considérer comme suffisants dans la détermination du phrasé et de l'orientation de la relation.

Une première série de facteurs a trait aux ressources familiales : les familles où les ramifications sont nombreuses semblent propices à des relations caractérisées par la proximité et la continuité. Le fait de vivre en couple est également un élément favorisant (ou, pour le dire autrement, les grands-parents vivants seuls – pour cause de séparation ou de veuvage - sont plus exposés à l'éloignement ou la rupture ; Arnaud Charpentier dit ainsi de son grand-père divorcé : « ... *mais il forme pas un entier si tu veux, et je peux moins le valoriser* »). A l'inverse, le divorce, notamment le divorce des parents peut mettre à mal la relation grand-parentale (risque de suppression d'une ramification), tout comme le conflit familial. Le divorce et le conflit peuvent aussi avoir une double facette et jouer simultanément en défaveur d'une relation et en faveur d'un autre (famille Keller).

La répartition géographique de la famille est également un facteur qui peut influencer positivement ou négativement la relation. A une exception près, toutes les familles de la configuration « consonance proche » vivent à proximité les unes des autres (même ville, voire même quartier). La distance géographique n'est certes pas un facilitateur, mais peut faire l'objet de négociations réussies (famille Brand) ou de recomposition heureuses (familles Benydin et Beaud). Dans certains cas, une distance géographique importante associée à l'avancement en âge met en péril la relation (famille Morelli).

L'origine sociale des familles joue un rôle contrasté. Dans la configuration « consonance », on trouve bien une majorité de familles de classe moyenne et supérieure, mais les autres configurations mêlent des familles de tous les milieux. Dans la famille Garcia, la mobilité sociale ascendante est un élément important de la relation entre grand-père et petites-filles, tout comme dans la famille Beydin. Les familles « consonance » (en particulier celles que nous avons qualifiées de « consonance forte ») laissent voir la mobilisation de ressources culturelles (lecture, cinéma, musique) et matérielles (excursions, voyages, loisirs) dans l'adaptation de la relation avec l'avancement en âge du petit-fils ou de la petite-fille. Les ressources culturelles sont aussi explicitement mentionnées par les petits-enfants de la famille Keller, les grand-mère étant évaluées à l'aune de leur pratiques et connaissances culturelles (l'une « *connait beaucoup de choses* », l'autre « *c'est la télé* »). Les récits dans lesquels l'incompréhension face au processus d'éloignement est la plus forte sont ceux de deux grands-mères aux origines sociales modestes et au faible niveau d'éducation (Myriam Keller et Christine Rossier).

Il convient enfin de souligner l'importance d'une ressource dont nous n'avons pas encore fait mention, dont l'évidence préside souvent le passage sous silence pour cause de tautologie : la santé. Entre les lignes, on devine chez les grands-parents en bonne santé l'avantage qu'ils ont tirés de l'usage d'un corps solide et d'un esprit qui a toutes ses facultés. Les Pillet disent à ce propos : « *Faut dire qu'on a été grands-parents jeune, à 50 ans on a eu notre première*



---

*petite-fille, donc c'est aussi un cadeau parce qu'on fait beaucoup de choses... parce que voilà, quoi, on est encore aptes à courir. Qu'une petite-fille nous dise 'allez viens on court, allez on y va, on va jouer au football' ». Aux bénéfices de la santé évoqués par ces grands-parents fait écho le lourd tribut relationnel payés par les grands-parents malades. En effet, aux dissonances et ruptures présentées dans l'analyse, il faut ajouter les grands-parents qui n'ont pas fait l'objet d'un récit (parce qu'ils étaient décédés au moment de l'entretien, mais dont l'histoire antérieure avec leurs petits-enfants portait le sceau de la maladie). Il convient également de garder à l'esprit le fait qu'une altération de la santé des grands-parents peut, à tout moment, péjorer ou interrompre la relation aux petits-enfants<sup>19</sup>.*

Les sept types de configurations relationnelles que nous avons tirés de notre étude ainsi que les quelques facteurs déterminants présentés en conclusion s'arriment aux critiques adressées en ouverture au modèle de la « nouvelle grand-parentalité ». L'étude qualitative de 18 familles démontre que ce modèle de grand-parentalité, dont nous avons trouvé les éléments constitutifs dans la configuration « consonance » (et des éléments épars dans les configurations « rapprochement » et « résolution »), n'est pas à considérer comme la formalisation d'un phénomène général et ne permet pas, en outre, de saisir la dynamique des relations dans le temps et l'espace. Il convient cependant de terminer en signalant que si l'évolution des relations dans le temps a été une dimension clé de notre étude, et que de ce fait nos données nous ont permis de saisir le passé et le présent des relations entre grands-parents et leurs petits-enfants, elles ne nous disent rien sur leur avenir.

## **Bibliographie**

Attias-Donfut C., Segalen M. (1998) *Grands-parents. La famille à travers les générations*, Odile Jacob, Paris.

Attias-Donfut C., Segalen M. (2001) Introduction & Les habits neufs des grands-parents, in : Attias-Donfut C, Segalen M. (dir.), *Le siècle des grands-parents*, Autrement, Paris.

<sup>19</sup> Basile et Stéphanie Keller sont conscient de la mauvaise santé de leur grand-mère paternelle et se disent pressés par le temps : ils veulent « profiter au maximum » d'une relation qui a démarré sur le tard et sur laquelle plane le péril de l'interruption. Quelques semaines après l'entretien, Louise a effectivement été hospitalisée avec une grave atteinte de santé.

- 
- Attias-Donfut C., Lapierre N., Segalen M. (2002), *Le nouvel esprit de famille*, Odile Jacob, Paris.
- Becker P.L. (1986), *Comprendre la sociologie*, Editions du Centurion, Paris.
- Chvojka E. (2003), *Geschichte der Grosseltern*, Böhlau, Wien.
- Comaille J. (2007), Les paradoxes de l'intime et du public, in : Burton-Jeangros C., Widmer E., Lalive d'Epinau Chr. (eds), *Interactions familiales et constructions de l'intimité*, L'Harmattan, Paris.
- Gourdon V. (2001), *Histoire des grands-parents*, Perrin, Paris.
- Höpflinger F., Hummel C., Hugentobler V. (2006), *Enkelkinder und ihre Grosseltern - intergenerationelle Beziehungen im Wandel*, Seismo, Zürich.
- Hummel C., Perrenoud D. (2007), Des conjugaisons incertaines: la grand-parentalité dans le prisme de l'adolescence, in : Burton-Jeangros C., Widmer E., Lalive d'Epinau Chr. (eds), *Interactions familiales et constructions de l'intimité*, L'Harmattan, Paris.
- Hummel C., Hugentobler V. (2008a, sous presse), La construction sociale du "problème" intergénérationnel. Considérations préliminaires sur une nouvelle problématique, dossier « Les problématiques du vieillissement : émergence historique et actualités », *Gérontologie et société*, N°123.
- Hummel C. (2008b, à paraître), Grandma, Grandpa, the Miles and Me. Intergenerational relationships in a migration context, in : Widmer E., Jallinoja R. (eds), *Beyond the nuclear family : families as configurations*, Peter Lang, Bern.
- Lenoir R. (1999), Objet sociologique et problème social, in: Champagne P., Lenoir R., Merlié D., Pinto L., *Initiation à la pratique sociologique*, Bordas, Paris.
- Lüscher K., Liegle L. (2003), *Generationenbeziehungen in Familie und Gesellschaft*, UVK, Konstanz.
- Martin C. (1997), *L'après-divorce. Lien familial et vulnérabilité*, Presses université de Rennes, Rennes.
- Martin C. (2007), Couples et famille au prisme des inégalités. Le retour de la question sociale, in : Burton-Jeangros C., Widmer E., Lalive d'Epinau Chr. (eds), *Interactions familiales et constructions de l'intimité*, L'Harmattan, Paris.
- Widmer E., Castrèn A.-M., Jallinoja R., Ketokivi K. (2008, à paraître), Families as configurations. Introduction, in : Widmer E., Jallinoja R. (eds), *Beyond the nuclear family : families as configurations*, Peter Lang, Bern.

---

**Annexe 1 : Familles, petits-enfants & grands-parents interviewés**

Familles	Petits-enfants		Grands-parents	
	Détails	Entretiens	Détails	Entretiens
Benydin	1 petite-fille	1	0	0
Beaud	1 petit-fils	1	0	0
Böhm	1 petite-fille	1	1 GMM	1
Brand	1 petite fille	1	0	0
Chanson	0 *	0	3 GMP, GMM & GPM	2
Charpentier	1 petit-fils	1	1 GPM	1
Garcia	1 petite-fille	1	1 GPM	1
Keller	2 petite fille + petit fils (fratrie)	2	2 GMM, GMP	2
Lavanchy	1 petit-fils	1	1 GM d'élection	1
Mabillard	1 petit-fils	1	0	0
Martin	1 petit-fils	1	1 GMM	1
Meyer	3 petite-fille + 2 petits-fils (cousins)	2	2 GMM, GPM	2
Mikoyan	1 petite-fille	1	1 GMM	1
Morelli	2 petit-fils & petite fille (fratrie)	1	0	0
Pillet	1 petite-fille	1	4 GMM & GPM, GMP & GPP	2
Ribordy	1 petit-fils	1	0	0
Rossier	1 petite-fille	1	1 GMM	1
Stalder	1 petit-fils	1	0	0
<b>Total :</b> <b>18 familles</b>	<b>21</b>	<b>19</b>	<b>18</b>	<b>15</b>

GMM : grand-mère maternelle, GPM : grand-père paternel, GMP : grand-mère maternelle,  
GPP : grand-père paternel.

\* La petite-fille qui a été contactée a repoussé l'entretien dans le temps et a finalement refusé.